

## Pascale l'Isolée

*L'Isolée*, roman de René Bazin publié en 1905, s'ouvre sur une paisible récréation. Nous sommes à Lyon, dans la communauté des sœurs de Sainte-Hildegarde, le soir du 16 juin 1902. C'est l'anniversaire de sœur Pascale, 23 ans. Sa fatigue – celle de faire la classe malgré sa santé délicate – suscite un doux reproche : « Vous vous tuerez, sœur Pascale ! » A quoi la jeune religieuse répond : « Elles sont si gentilles, mes petites !... Et au bout de huit jours, aucune ne penserait plus à moi,... ni peut-être personne au monde. » L'auteur ajoute : « Et elle riait. [...] Un contentement d'être ensemble, d'être au calme, de s'aimer les unes les autres, leur vint à toutes. »

L'enterrement de Pascale, entourée de ses sœurs en religion, met un terme au livre. « Les pelletées de terre, lourdement, tombaient sur celle qui fut Pascale. Les sœurs ne s'en allaient pas. Elles se retrouvaient en communauté ; elles attendaient le signal ; elles achevaient de sauver une âme. » Pascale est morte, mais l'on s'est souvenu d'elle, ô combien ! Le récit revient à la paix, après une histoire tragique, la plus terrible qu'ait racontée René Bazin, celle d'une communauté de cinq religieuses sécularisées de force, suite à la loi Waldeck-Rousseau<sup>1</sup>. Arrachées à leur travail d'enseignantes dans un quartier populaire de Lyon, les sœurs se retrouvent seules, dépouillées de leur habit, obligées de travailler durement pour gagner leur vie, souvent méprisées du fait de leur ancienne condition. La plus jeune, Pascale, orpheline, s'est réfugiée chez les Prayou, parents éloignés résidant près de Nîmes. Elle connaîtra une affreuse déchéance.

Pascale avait-elle la vocation ? La question se pose, en refermant le livre. Pour deux raisons. D'abord, les motifs de son entrée en religion, rappelés par Pascale à plusieurs reprises, peuvent de nos jours sembler insuffisants. Nous examinerons cela dans un premier point. Ensuite, l'infidélité dramatique de Pascale ne corrobore-t-elle pas ce doute ? Ce sera notre deuxième point. Dans le troisième, nous suivrons sœur Pascale jusqu'au bout de sa destinée, ce qui nous permettra d'achever de répondre à la question initiale.

I. La vocation

II. La chute

III. La victoire

---

<sup>1</sup> Cette loi du 2 juillet 1901 sur les associations avait pour vrai dessein de frapper les associations religieuses et les congrégations.

## I. La vocation

### Une Vocation

La deuxième partie de *L'Isolée* raconte sous ce titre comment est née la vocation de sœur Pascale. Ce même soir du 16 juin, la communauté a appris qu'elle serait chassée de l'école dans une semaine. Quel coup ! Néanmoins, « la veilleuse du coucher ne fut pas éteinte plus tard que de coutume. Dans ces âmes saintes, l'abandon aux mains de la Providence combattait et calmait la douleur. Il fut, peu à peu, victorieux. L'une après l'autre, les sœurs s'endormirent. Une seule demeura éveillée, dans l'angoisse que grandissaient la solitude et la nuit : ce fut sœur Pascale. Toute son enfance lui revenait en mémoire, et cet hier d'elle-même, à mesure qu'elle s'y enfonçait davantage, la jetait dans des alarmes nouvelles <sup>2</sup> », six semaines après la mort de son père.

Pascale se rappelle ses cheveux magnifiques, « leur souplesse, la flamme çà et là mêlée dans la cendre du blond », dignes des soies de Chine tissées par son père, canut de Lyon. Elle repasse en esprit le 8 décembre 1897 où elle annonça à son père, veuf et très aimant, son dessein d'entrer en religion. « D'où lui venait la vocation religieuse ? D'abord et surtout d'une parfaite connaissance d'elle-même. » Pascale avait remarqué « le chemin rapide que faisaient en elle-même » les attentions, l'admiration dont elle était l'objet. « Au tressaillement de son être, à la curiosité de son esprit, à la durée du trouble qu'elle ressentait en de telles occasions, elle reconnaissait sa fragilité, et elle s'en alarmait, étant une fille pieuse et éprise de pureté comme d'une richesse. Elle s'était dit un jour : “Je me perdrai, peut-être, dans le monde, plus vite qu'une autre. J'aurais besoin d'un abri.” Et cette pensée, souvent, lui était revenue. » <sup>3</sup>

« Un second trait de son caractère avait frappé la jeune fille. Elle avait observé que, indécise, lente à prendre un parti, tourmentée de regrets et d'imaginations quand elle en avait pris un, même à l'occasion des plus petites choses, elle trouvait au contraire, dans l'obéissance raisonnable, un apaisement de tout son être. Il suffisait que son père, ou jadis sa mère, ou une personne qu'elle avait en estime lui eût dit : “Voilà le mieux, voilà ce qu'il faut faire”, pour qu'elle n'eût plus ni hésitation, ni retour, ni alarme. Il lui était apparu que sa faiblesse se changeait en force quand elle était commandée, qu'elle aurait besoin longtemps, toujours peut-être, d'une direction éclairée, ferme et aimée. Elle appartenait à l'immense multitude des âmes qui n'ont la paix, qui n'ont de puissance et de hauteur que dans leur amour et par lui <sup>4</sup>. »

Souvent, comme les autres jeunes filles, Pascale avait examiné la possibilité du

---

<sup>2</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 41-42.

<sup>3</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 44-47.

<sup>4</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 47-48.

mariage : « un mari, un ménage, des enfants. Mais elle n'avait pas été élevée dans l'illusion que le mariage et le bonheur sont une même chose. Elle avait vu des réalités différentes. » Même en épousant un brave homme, « je serai médiocre, en ménage, dans le milieu mêlé où je continuerai de vivre, et à cause de la facilité avec laquelle je subis les influences ; j'aurai des vellétés de courage et de perfection, comme à présent, et je ne monterai pas. Mon salut serait bien plus assuré, si je me retirais du monde : j'aurais la sauvegarde des murs, de l'exemple, de la règle, de la prière fréquente et obligée. Dans le monde je serai mauvaise ou médiocre. Dans le cloître je pourrais devenir une âme sainte. N'est-ce pas ma voie ? »<sup>5</sup>

Pascale avait pris conseil d'une ouvrière qu'elle estimait, madame Flachat, qui lui avait répondu : « Ta mère était comme toi, portée à être meilleure que le monde, et donc à y souffrir. Je l'ai traversé, le monde, moi, ma fille, je puis t'assurer qu'on y trouve autre chose que des joies : tu penses peut-être au couvent ? – Sans le désirer, oui, madame Flachat. – Comme à un mariage qu'on étudie. – A peu près. – Eh bien ! ma mignonne, il faut continuer sans te presser, sans te faire de tourment. Si le cœur se prend, laisse-toi aller. » « Elle parlait comme la sagesse même », commente René Bazin.

« Pascale réfléchissait. Et c'est alors que, dans cette âme tourmentée, pure, défiante d'elle-même, de Pascale Mouvand, Dieu avait mis le désir de la vie religieuse, où elle devinait que se trouveraient, pour elle, la paix et la direction [...]. Il avait ajouté sa grâce à cette bonne volonté tremblante. Aucune illumination brusque, aucune ardeur mystique, aucune vapeur d'encens, [...] aucune propension merveilleuse au sacrifice, n'acheminait Pascale vers le couvent, mais la persuasion raisonnable qu'aucune autre existence n'assurerait mieux le développement de ce qu'il y avait de bon en elle, et ne la protégerait plus sûrement contre le reste. Elle avait peur, elle avait vu l'abri, elle y allait. La pensée de quitter son père la faisait souffrir, mais cette autre pensée la décidait que les conditions du salut éternel ne sont pas les mêmes pour toutes les âmes, qu'elles sont impérieuses, qu'elles échappent au jugement de ceux qui ne croient pas, et qu'il n'y a point de devoir qu'on puisse leur opposer. »<sup>6</sup>

### **Des objections**

La lucidité de Pascale sur elle-même est remarquable. La jeune fille se sait fragile, elle comprend que l'obéissance éclairée serait une force remédiant à la faiblesse de sa volonté et à son indécision. « J'ai besoin d'une règle pour être toute bonne<sup>7</sup> », explique-t-elle à son père. A 18 ans, la connaissance de soi n'est pas si fréquente ! Et l'humilité constitue une vertu de bon augure de la part d'une candidate à la vie religieuse. Non moins remarquable est la vision du monde qu'a cette jeune fille, qui ne s'illusionne pas sur le bonheur que peut offrir le siècle, même dans un mariage « réussi ».

---

<sup>5</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 48-49.

<sup>6</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 50-52.

<sup>7</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 72.

Un aspect fondamental de la vocation de Pascale choquera certains lecteurs. Cette jeune fille veut devenir religieuse parce qu'elle craint de se perdre si elle reste dans le monde. Aujourd'hui, cette crainte ne paraît-elle pas puérile, indice d'un manque de maturité ? Il faut peser deux choses. La première concerne les fins dernières de l'homme. Croyons-nous encore qu'il soit possible de se damner ? L'enfer est-il compatible avec la bonté de Dieu ? Cette doctrine n'est-elle pas complètement dépassée ? Disons simplement qu'en pleine fidélité à l'enseignement de Jésus-Christ et de toute la Tradition de l'Église, le Concile Vatican II et le *Catéchisme de l'Église catholique* affirment l'existence de l'enfer et son éternité. Pascale Mouvand croit à la possibilité de se perdre, elle connaît l'enjeu dramatique de la vie humaine : le Ciel ou l'enfer. Pour comprendre son choix, il faut admettre la foi catholique de toujours.

La deuxième chose à considérer est la qualification de la vie religieuse comme refuge. « Elle avait peur, elle avait vu l'abri, elle y allait. » N'est-ce pas fort mal vu, diront certains ? Pour répondre, posons une distinction : il y a refuge et refuge. Si l'on comprend le refuge comme un nid douillet, alors la vie religieuse n'est certainement pas un refuge ! Elle n'est pas un lieu où des tempéraments faibles viendraient ronronner au chaud. Si, en revanche, l'on comprend le refuge comme un camp retranché, une citadelle où l'on veille et travaille énergiquement, protégé des tentations du monde, alors oui, la vie religieuse est un refuge. Les remparts de la citadelle « constituent une digue », ils sont « semblables à l'écorce du cèdre à l'intérieur de laquelle s'édifie la cité vivante, [...] écorce pour la ferveur », selon les mots de Saint-Exupéry<sup>8</sup>. C'est ce que cherche Pascale. Relisons : « Mon salut serait bien plus assuré, si je me retirais du monde : j'aurais la sauvegarde des murs, de l'exemple, de la règle, de la prière fréquente et obligée. Dans le monde je serai mauvaise ou médiocre. Dans le cloître je pourrais devenir une âme sainte. » La jeune fille souhaite monter spirituellement, non se reposer, elle sait que ce sera un combat, impliquant des renoncements. Aucune illusion donc, ni sur elle-même, ni sur la vie religieuse.

En tout cas, l'auteur n'insinue pas le moindre doute sur l'authenticité de la vocation de Pascale. Dans sa préface à la biographie de sa nièce religieuse, publiée un an avant *L'Isolée*, René Bazin a cité la comtesse de Saint-Martial, femme vive et cultivée, née protestante et devenue sœur de Saint-Vincent-de-Paul : « Les uns embrassent l'état religieux par pur amour de Dieu, ce sont les parfaits ; d'autres par attrait et par goût, ils ont moins à souffrir ; d'autres pour Lui prouver leur reconnaissance ; d'autres encore pour mettre leur fragilité à l'abri des fascinations séductrices de la terre ; enfin, il peut y avoir bien des motifs, mais il faut toujours l'appel divin<sup>9</sup>. » On reconnaît dans cette énumération certaines motivations des héroïnes de *L'Isolée*. « Elles formaient un groupe plus uni qu'une famille ; et cependant elles étaient venues de régions différentes, de milieux dissemblables, et pour des raisons qui variaient aussi : sœur Justine poussée par

---

<sup>8</sup> Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*, ch. 21.

<sup>9</sup> Cité par René Bazin, préface de *Une Religieuse Réparatrice*, par M<sup>me</sup> S. S., Perrin, 1904, p. X.

l'ardeur de sa foi et le goût de l'action ; sœur Danielle par le zèle de la perfection et l'attrait de la mysticité ; sœur Léonide par humilité ; sœur Edwige par amour des pauvres ; sœur Pascale par défiance d'elle-même et pour être parmi les saintes <sup>10</sup>. » Dieu ne crée ni n'appelle les hommes en série.

Finalement, Pascale entre dans l'état religieux riche de deux vertus fondamentales : l'humilité et la prudence. Elle entre par la petite porte, ce qui est un bon indice d'aptitude à ce genre de vie. Cela vaut mieux que d'arriver avec un projet personnel sur lequel tous sont priés de s'aligner !

### **Un rappel**

Dans son ouvrage si éclairant sur la consécration religieuse, le Père Provera, lazariste, définit ainsi la grâce de la vocation : « Cette grâce est une illumination de l'intelligence et un stimulant de la volonté pour inciter à embrasser la vie religieuse <sup>11</sup>. » Il explique ensuite les deux aspects :

D'instinct, l'homme s'oriente vers les réalités terrestres qui, dans une certaine mesure, sont des biens nécessaires pour lui, apportant joie et satisfaction. Au contraire, les réalités surnaturelles n'attirent pas l'homme, parce qu'elles n'ont rien de sensible, ne sont pas utiles à la situation terrestre. La vie religieuse, elle, accorde une préférence absolue aux biens surnaturels. Mais « sacrifier tout ce vers quoi la nature nous incline, uniquement pour des biens qui ne satisfont pas notre nature, juger bon et convenable d'embrasser tous ces renoncements en les estimant comme un gain merveilleux, c'est là quelque chose qui dépasse l'entendement humain. Il faut la grâce, cette lumière divine qui fasse comprendre à notre pauvre intelligence la grandeur, l'excellence, l'utilité de cette consécration personnelle à Dieu, [...] de ce renoncement à tout ce qui est terrestre pour mieux conquérir ce qui est céleste <sup>12</sup>. » Avec la grâce de la vocation, Dieu donne cette lumière, qui fait juger de la valeur des choses suivant la vérité, et non suivant les critères simplement terrestres.

Seulement, on peut admirer la vie religieuse sans jamais se décider à l'embrasser, sans pouvoir dominer le désir inné d'une vie qui satisfasse nos inclinations naturelles. La grâce de la vocation est donc aussi un stimulant pour la volonté, afin que celle-ci impose les détachements nécessaires pour adhérer uniquement à Dieu.

Sans y avoir été poussée, Pascale Mouvand voit très justement l'utilité de la vie religieuse, elle se détermine librement et courageusement à entrer au couvent. Puis elle s'y épanouit, tant que durent les conditions normales de sa vie consacrée, sans la moindre intention de s'en affranchir. Ce sont évidemment là les effets de la grâce de la vocation.

---

<sup>10</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 13-14.

<sup>11</sup> Paul Provera, *La consécration religieuse*, Apostolat des éditions, Paris, 1967, p. 247.

<sup>12</sup> Paul Provera, *La consécration religieuse*, Apostolat des éditions, Paris, 1967, p. 248.

## II. La chute

« Et vous, sœur Pascale, quelle est votre ambition ? » interrogeait sœur Justine, la supérieure, lors de la récréation du 16 juin. « Je ne suis guère sainte, dit aussitôt la voix jeune et inégale ; et j'ai besoin de vous toutes pour le devenir : et c'est mon ambition. [...] Mais j'ai besoin d'autre chose encore, ajouta-t-elle : de nos petites <sup>13</sup>. » Hélas, ces deux conditions, les voilà perdues, puisque les sœurs sont chassées de leur école, qui pourtant leur appartient, et bientôt elles seront dispersées.

### Deux prêtres

Sœur Justine commence par prendre les ordres du supérieur ecclésiastique de la communauté, monsieur le chanoine Le Suet. Celui-ci se distingue, hélas, par « une grande tiédeur de zèle, une correction de vie parfaite, une confiance en soi non apparente mais sans limite. [...] Prêtre concordataire s'il en fut, il ne comprenait que l'accord, et le prix lui paraissait toujours abordable, parce que le besoin de la paix n'avait chez lui aucun rival : pas même l'honneur de la religion en laquelle il croyait <sup>14</sup>. » La description des conseils habituellement donnés par le chanoine vaut le détour. Elle révèle chez Bazin un sens aigu de l'observation, une plume qui sait devenir féroce caustique quand le sujet l'exige. L'abbé Le Suet déconseille donc à sœur Justine toute résistance, entrant ainsi pleinement dans les vues du gouvernement. Il interdit de rentrer à la maison mère, comble et trop pauvre. Les sœurs n'ont qu'une chose à faire : se séparer et se laïciser.

Sœur Justine, sans perdre de temps à se lamenter, se rend alors chez le saint prêtre du quartier, l'abbé Monechal, pour demander un conseil digne de ce nom. L'abbé est un « ancien "soyeux" devenu missionnaire libre, et déjà aux trois quarts ruiné par cette cause exceptionnelle et superbe de ruine : la charité <sup>15</sup>. » Il perçoit immédiatement le retentissement surnaturel de la sécularisation forcée des sœurs, prévoyant l'affadissement des saintes et la chute des plus faibles. « Oui, je crains pour plusieurs, continua-t-il. Les fleurs délicates sont les plus vite roussies. Il y aura des âmes ruinées. Et parmi celles qui résisteront, combien peu ne seront pas abaissées ! [...] Vous n'avez pas le choix. Vous serez relevées de vos vœux d'obéissance et de pauvreté ; vous vivrez dans la vie médiocre et par conséquent dangereuse... <sup>16</sup> »

L'abbé Monechal trace une ligne de conduite à sœur Justine : « Tâchez, vous, la supérieure, d'abriter vos filles le plus possible... – J'en ai de jeunes. – Je le sais ; vous prierez deux fois pour les jeunes et une fois pour les vieilles. Vous prierez dans la perpétuelle contrariété de la vie. C'est une prière puissante. Il faut qu'elle le soit, pour que la somme des mérites ne diminue pas en France... Faites attention encore, sœur Justine,

---

<sup>13</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 22.

<sup>14</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 137.

<sup>15</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 146.

<sup>16</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 149-150.

que, si vous n'êtes plus supérieure, vous restez responsable. – Oui, monsieur l'abbé. – Vous me promettez de n'en abandonner aucune ? – Je les aime toutes. » Ce vrai prêtre de Jésus-Christ recommande aux sœurs de bien montrer qu'elles sont chassées et qu'elles ne partent pas de leur propre mouvement. « Vous n'avez pas la force de résister, [...] mais il faut au moins que le droit meure bien, comme ceux qui doivent ressusciter. Vous ne vous en irez pas de vous-mêmes ; vous céderez à la violence. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait du bruit et des coups, mais il est nécessaire qu'il y ait des témoins pour dire un jour : “Elles ne nous ont point quittés ; on les a chassées ; elles voudront bien revenir : rappelons-les !” »<sup>17</sup> Puis l'abbé Monechal les bénit et, dix minutes après leur départ, s'en va solliciter la générosité d'un ami en leur faveur. Ah, le bon pasteur !

### Une imprudence

De retour au couvent, sœur Justine raconte les deux visites. Elle dit la fin de tout espoir de vie commune, l'obligation pour chacune de rentrer dans le monde et d'y chercher l'asile et le pain qui manquent tout à coup. Elle s'entretient ensuite avec sœur Pascale. « “Ma petite sœur Pascale, c'est pour vous que mon inquiétude est la plus grande. Vous êtes si jeune !” Elle pensait tristement : “Et si jolie !” – Vous n'avez plus que de lointains parents, à Nîmes, n'est-ce pas ? Oui ; mais, avant de vous confier à eux, vous, mon trésor le plus fragile, je veux savoir... Sont-ils de bonnes gens, serez-vous en sûreté près d'eux, si je vous laisse aller ? – Où voulez-vous que j'aille, ma mère, si ce n'est pas chez eux ? Je n'ai pas de métier. » Sœur Pascale, depuis tout à l'heure, a revu en esprit « la maison des Prayou, [...] et revécu les jours où on l'avait comblée d'amitiés et de gâteries. Et comme sa jeunesse aussitôt, à peine la porte ouverte au rêve, avait frissonné, Pascale, habituée à discerner les mouvements de l'esprit, était avertie qu'il y avait là un attrait de plaisir et, par conséquent, pour elle, un danger. Elle y cédait déjà, en répondant évasièrement<sup>18</sup>. » Lisons attentivement ce passage, capital pour l'avenir de la jeune religieuse.

Sœur Justine remarque que le Midi et la campagne seraient idéals pour Pascale, qui a besoin de repos, en attendant qu'elle puisse peut-être la replacer dans une école. « Mais, avant toute chose, dites-moi que l'âme n'en souffrira pas ? » Sœur Pascale ne regarde plus les yeux de sa supérieure, attentifs et inquiets. « Elle dit, ne voulant pas se déjuger, mais troublée d'être prise pour juge de sa propre vie : – Je ne le crois pas [ce cousin] dangereux pour moi... Il saura qui je suis... Peut-être même est-il marié... Quant à ma tante Prayou, elle s'était montrée comme une mère... – Alors vous écrirez à Nîmes, dit sœur Justine<sup>19</sup>. »

Pauvre Pascale, a-t-elle oublié qu'elle est fragile et que ce cousin éloigné n'est pas un homme recommandable ? Tour à tour violent et charmeur, contrebandier, sans religion et même hostile. Comment, en cette heure décisive, sœur Pascale ne s'en ouvre-t-elle pas à

<sup>17</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 150-151.

<sup>18</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 163-164.

<sup>19</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 164-165.

sa supérieure, qui trouverait une meilleure solution ? Ne s'est-elle pas faite religieuse pour bénéficier d'une direction éclairée ? Et n'est-il pas spécialement utile de demander conseil quand on est confronté à un choix crucial ? Certes ! L'ouverture d'âme pourrait éviter bien des chutes dramatiques. Cependant, nous refaisons souvent la même erreur, ce manque de franchise et d'humilité. Dans quatre mois, sœur Justine regrettera amèrement sa décision. « Je me repens, et je m'accuse, et je pleure, parce que j'ai permis trop légèrement, dans un jour de trouble, à cette pauvre petite Pascale de quitter mon ombre. J'aurais dû la mener avec moi, coûte que coûte, dans la misère, au froid, au travail dur, à la mort, mais je l'aurais sauvée <sup>20</sup>. »

### Quatre isolées

Dispersées en juin 1902, les religieuses travaillent et souffrent vaillamment. De Belfort où elle est gouvernante d'un enfant malade, sœur Justine écrit à « ses filles ». Pascale l'inquiète. Aux premières lettres, en août et en septembre, la jeune sœur répond brièvement à sa supérieure : à Nîmes, elle est bien accueillie ; Jules Prayou essaye de la distraire et dépense beaucoup pour elle. Pascale se voit admirée et n'y est pas insensible. Elle demande les prières de sa supérieure, précisant que le plus faible en elle n'est pas la santé, mais le cœur « que vous ne soignez plus ». Sœur Justine lui recommande la prudence et même la défiance. A partir de fin septembre, Pascale ne répond plus à sa supérieure, ni à ses sœurs. « Que devenait cette enfant si lointaine ? C'était là une angoisse qu'on ne pouvait dire <sup>21</sup>. »

Sœur Léonide est employée dans une école près de Bourg-en-Bresse. Paisible, elle tire parti de ses épreuves, priant : « J'accepte l'insuccès, l'abandon, la maladie, tant que vous voudrez, pour le salut de mes sœurs et surtout de la petite. » Et l'auteur conclut : « La nuit formidable enveloppait la montagne, la forêt, le village et, dans une maison qu'un sapin eût couverte de son ombre, il y avait un être chétif, qui traitait avec Dieu pour le rachat d'une âme en détresse <sup>22</sup>. »

Sœur Edwige, devenue garde-barrière dans la vallée de la Loire, est privée de presque tout office religieux, ainsi que du soin des enfants, qu'elle aimait tant. Chaque soir, trente écoliers accourent pour traverser la voie. « Ouvrez, mademoiselle ! » Hélas, pas un ne s'attarde près d'Edwige. « En voyant disparaître, chaque soir, ceux qu'elle aimait, elle pensait à Lyon, puis à Nîmes, puis à Dieu. » Tout est dit, en une phrase d'une superbe sobriété.

Sœur Danielle est vachère dans le Limousin, chez son frère qui lui reproche le pain qu'elle mange et la comble d'humiliations. Confidente de la supérieure, elle reçoit d'elle les nouvelles de plus en plus alarmantes données par une voisine des Prayou. Danielle sent « grandir chaque fois son inquiétude, puis sa peine, puis son ardente volonté d'être victime

---

<sup>20</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 258.

<sup>21</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 229.

<sup>22</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 238-239.



et d'expié. Oh ! les cruelles lettres [...] ! Les cruelles lettres dont elle savait par cœur des phrases et des phrases, et qu'elle méditait avec tant de compassion qu'il ne lui restait plus de larmes ni d'apitoiement pour elle-même ! Quelle forte amitié l'agitait ! Quel violent désir d'arracher au ciel le salut de Pascale <sup>23</sup> ! »

Sœur Justine voudrait se rendre à Nîmes, mais ses maîtres s'opposent à ce qu'elle s'absente. Et Pascale se tait...

### **L'Isolée**

Habilement séduite par Jules Prayou, Pascale a vite été délaissée. Elle est employée comme servante de la maison, souvent injuriée et battue. A la fin de juillet 1903, sœur Danielle reçoit dix lignes écrites en hâte par sœur Justine : « Je prends le train pour Nîmes ; [...] mon enfant ne m'a pas appelée, mais je sais qu'elle a pleuré, qu'on l'a réduite, par la force, aux dernières hontes, qu'elle n'est plus qu'une esclave et qu'une chose. Et je veux la libérer ! D'ici deux jours, n'ayez de pensée et de prière que pour nous deux <sup>24</sup>. » Ainsi s'achève la quatrième partie, « les Expiantes ».

Les cinq religieuses sont isolées. Mais Pascale est l'Isolée : privée de ses sœurs par une loi inique, funeste à sa fragilité ; coupée de sa supérieure, à qui elle n'a écrit que deux mois durant ; coupée de Dieu surtout, dont la sépare l'infidélité. La cinquième et dernière partie du roman, intitulée « Pascale », est consacrée à l'Isolée. Elle s'ouvre sur une scène terrible. En haut du cours de la République, un soir de juillet 1903, Pascale est livrée aux passants par Jules Prayou. Bazin décrit la scène avec la réserve dont il ne se départ jamais. « C'était le troisième soir qu'elle venait là, et à cette place. Elle était la chose, l'exploitée, celle qui n'a pas le droit de se plaindre. Elle attendait, par ordre, exposée au mépris, aux plaisanteries des passants, et, ce qui était pire, à leur convoitise, n'ayant pas de nom, pas de volonté, pas de choix, pas d'aide <sup>25</sup>. » Un homme emmène Pascale, qui se débat, mais est ramenée « à la raison » par Prayou, qui la battra comme plâtre pour ses résistances.

## **III. La victoire**

### **Faisant retour sur soi-même...**

Le lendemain matin, dès cinq heures, Pascale se rend au lavoir, accablée par le mépris qu'elle suppose de la part des voisins. « Ah ! si elle avait quelqu'un pour la protéger !... La protéger ?... Hélas !... Il faudrait être aimée... Personne n'aime plus Pascale Mouvand, surtout celui qui l'a perdue. Et il faut vivre là <sup>26</sup>. » Tout en frappant le

---

<sup>23</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 254-255.

<sup>24</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 264-265.

<sup>25</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 269-270.

<sup>26</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 275.

linge, épuisée et souffrante, Pascale se remémore les treize mois écoulés depuis son départ de Lyon. « Que de complices s'étaient unis contre elle ! L'éloignement de l'exemple de ses compagnes ; l'absence de cette règle qui guidait sa volonté et l'exerçait, de sorte que chaque minute était une élection nouvelle et donnait à la maîtrise sur soi un accroissement de pouvoir ; la subite privation de l'amitié tendre, intelligente et pure des sœurs, et le chagrin qu'elle en éprouvait ; tout cela servait les desseins de Jules Prayou. [...] Peu à peu il l'avait séduite. L'erreur n'avait pas duré : mais elle était sans retour. Au lendemain de sa faute, le sentiment de l'irréparable avait saisi Pascale. Il s'était mêlé aux premiers remords ; il les avait rendus vains et tournés en désespoir ; à présent, il la dominait toute. Elle s'était répété, tant et tant de fois : Comment ai-je pu tomber si bas ! [...] Avoir été choisie, et trahir ainsi ! Comme je connaissais ma faiblesse, hélas ! Ma vocation n'était que de la crainte de moi-même, où Celui que je n'ai plus le droit de nommer avait mêlé un peu d'amour pour Lui. Et tout est fini ! Le seul avenir que je voulais est fermé ! [...] Je suis celle que rien ne peut relever. Je suis damnée, damnée, damnée <sup>27</sup> ! »

Quelle loyauté ! Pascale n'incrimine personne, elle s'accuse elle-même. Privée des secours de la vie religieuse, sa faiblesse native n'a pas soutenu le choc des tentations. Ce qu'elle n'aperçoit pas, en revanche, c'est que le démon renouvelle envers elle sa tactique de toujours : l'ayant entraînée subrepticement dans le péché, il lui fait maintenant croire qu'un relèvement est impossible.

« Cette vie était si affreuse que Pascale, dans les premiers mois de l'année, avait voulu se tuer [...]. Elle avait voulu s'enfuir aussi, mais Jules Prayou avait pris ses mesures depuis longtemps, pour qu'elle ne pût s'échapper. De tout ce qu'elle faisait et disait, il était averti. [...] Cet homme, sans argent avouable, sans considération et sans métier, avait des complicités partout. Il tenait le quartier <sup>28</sup> ».

### **J'irai vers mon Père...**

Onze heures ont sonné déjà, quand arrive soudain sœur Justine. « La vieille amie la regardait avec un amour infini, et l'appelait de l'ancien nom, tout bas, bien bas : – Ma sœur Pascale ? Et la vieille femme s'approchait, toute tremblante, et elle tendait déjà les bras. Mais Pascale la repoussa et cacha sa tête entre ses mains. – Non ! n'approchez pas de moi ! Allez-vous-en ! [...] Vous ne pouvez plus me reprendre, je suis une maudite... Allez-vous-en ! [...] Sœur Justine lui toucha l'épaule. – Je veux que tu viennes, au nom du Miséricordieux qui m'envoie. – Non ! [...] – Pascale, toutes nos sœurs ont prié pour toi. Sœur Danielle a souffert. [...] – Je ne peux pas être sauvée ! [...] – Ta sœur Edwige endure le martyre pour toi ; elle l'offre pour toi ; c'est elle qui m'a suppliée de venir ; ne lui résiste pas, ma sœur Pascale, mon enfant, laisse-toi sauver ! » Pascale cesse alors de se débattre, elle consent. « “Emmenez-moi”, murmura-t-elle. Sœur Edwige avait passé. Les

---

<sup>27</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 277-279.

<sup>28</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 279-280.

absentes étaient là. »<sup>29</sup>

Les deux femmes s'éloignent rapidement, lorsque survient Jules Prayou. Sœur Justine s'oppose fortement à lui et la foule prend d'abord son parti. Prayou s'adresse à Pascale : « – N'est-ce pas que tu veux rester ? [...] – Non ! Je veux aller avec sœur Justine ! » Le misérable dénonce alors aux badauds les deux femmes comme anciennes religieuses, jetées dehors par le gouvernement. Il soulève Pascale comme un fétu de paille et l'emporte évanouie. Les gens du quartier rudoient sœur Justine, l'appelant voleuse et défroquée, beaucoup la croyant indigne comme l'autre, et d'autres insultant à son passé religieux. Une fois chez lui, Jules lance Pascale de toutes ses forces contre le mur ; la malheureuse s'abat sur les marches de l'escalier. Prayou s'éloigne alors tranquillement, après avoir ouvert largement les portes de chez lui.

Les gens du quartier viennent voir... et abreuvent d'injures Pascale, inerte. Rien n'est épargné à la blessée. Cette agonie est comme une participation aux outrages du Christ. Une fois la foule partie, Pascale pleure longtemps. Elle se retire ensuite au coin du terrain voisin, où la veuve Rioul vient lui parler. Madame Rioul lui explique que c'est elle qui a toujours tenu au courant sœur Justine. Elle a un plan pour la ramener à Lyon : ce soir, elle la conduira jusqu'à la ferme d'un propriétaire chez qui Pascale sera à l'abri pour la nuit et qui l'emmènera au petit jour à une station de chemin de fer éloignée. En attendant, Pascale doit revenir chez la Prayou, pour prendre un peu de nourriture afin de tenir le coup. « – Je n'irai pas. Je ne rentrerai pas... – Madame Pascale, si vous acceptiez de retourner et de manger leur pain, comme un sacrifice ?... Et le mot qu'elle venait de dire était si grand, et il avait eu tant de force autrefois sur l'âme de Pascale, qu'il retrouva encore un reste de puissance. » Pascale remonte, mange, puis attend la nuit, rassurant ainsi sa gardienne sur ses dispositions. La Prayou conclut que Pascale a renoncé à fuir. « Elle se trompait. L'humiliation avait été volontaire, et Pascale, à cause de cela, avait commencé de s'affranchir »<sup>30</sup>, note René Bazin, en grand spirituel.

La nuit venue, guidée par la veuve Rioul, Pascale est confiée à la garde du brave fermier, monsieur Cosse. Quelques minutes après... Jules Prayou secoue la porte et menace de la défoncer. Contre le gré de sa femme, Cosse s'apprête à affronter l'agresseur, s'armant d'une bêche. Un combat se livre en Pascale, « entre l'instinct de la vie, la jeunesse, et d'anciennes forces affaiblies ». La jeune femme se précipite vers le fermier : « – Laissez, dit-elle ; c'est à moi d'y aller : il vous ferait du mal ! – Et à vous ? – A moi, il ne peut plus en faire ! » Parole mystérieuse, que la suite éclairera.

### **Père, j'ai péché contre le Ciel...**

« – Ouvrirez-vous ? cria la voix. Le vieux Cosse voulut de nouveau s'avancer. Pascale lui barra le chemin, et dressée devant lui, toute blanche, elle dit : – C'est Dieu qui veut que j'aie à votre place ! Je L'ai offensé ! Il me pardonnera ! » Comment ne pas

---

<sup>29</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 299-300.

<sup>30</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 318 et 322.

penser à Jésus se livrant à ceux qui viennent l'arrêter : « Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci <sup>31</sup>. » Jules Prayou entraîne violemment Pascale, il l'interroge : « – Veux-tu revenir avec moi ? – Jamais ! Jamais ! – Veux-tu revenir, ou je te crève ? » Pascale essaie de s'échapper en courant. Avant que le meurtrier la rejoigne, elle pousse un faible gémissement et, levant les mains, prie : « *Miserere mei Deus...* » La lame du couteau la transperce.

De toute sa tendresse, l'écrivain décrit la morte : « En peu d'instant, le visage était devenu aussi pâle que celui d'une statue de marbre blanc. Vous n'aviez plus vos lèvres lisses, pauvre fille ; vos yeux n'avaient plus de regard entre leurs paupières détendues, mais ils étaient encore à moitié ouverts et levés vers les étoiles. Le châle de laine, ramené sur un côté du front et sur une des joues, faisait un commencement de voile. Les deux cyprès, en arrière, veillaient comme deux cierges de cire brune. » <sup>32</sup> On ne saurait mieux marquer que Pascale est revenue à sa vocation, ce que Jules Prayou a signifié à sa manière quelques minutes auparavant : « Explique-toi à présent, la Sœur ! » Chez les Cosse, avant d'ouvrir la porte, Pascale avait jeté sur sa tête, sans savoir pourquoi, le châle qu'elle avait apporté sur son bras.

Quand Pascale a dit au fermier que Jules Prayou ne pouvait plus lui faire de mal, elle faisait allusion au seul mal qui compte, à celui qui sépare de Dieu définitivement : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et, après cela, ne sauraient rien faire de plus. [...] Craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne <sup>33</sup>. » Or, celui-là, son Dieu, Pascale est revenue à Lui il y a quelques heures, en décidant de suivre sœur Justine. Elle s'est jetée du côté de Dieu. Les événements qui ont suivi – en une seule journée comme dans une tragédie – l'ont fait s'engager plus avant sur ce chemin de retour à Dieu. L'enfant prodigue a affirmé sa détermination de marcher vers son Père, sans se leurrer sur l'issue fatale au cas où Jules Prayou la rattraperait. Que l'on se rappelle le désespoir dans lequel Pascale avait sombré depuis des mois et qui l'accablait ce matin encore. N'a-t-elle pas fait preuve d'une force d'âme extraordinaire, pour ainsi se livrer à la mort en expiation de ses fautes, confiante dans la miséricorde du Seigneur ?

### **Mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie.**

Le soir suivant, à l'hôpital où repose la défunte, sœur Justine entoure de son propre rosaire les mains de Pascale. Et comme la veuve Rioul s'en offusque, sœur Justine réplique : « Moi, je vous dis que la moitié de son péché est à ceux qui l'ont chassée de mes bras ; je vous dis qu'elle a expié sa part en acceptant la mort ; je vous dis que mon enfant était déjà revenue à Dieu, depuis qu'elle avait réentendu le nom de ma sœur Edwige <sup>34</sup>. »

---

<sup>31</sup> Jean 18, 8.

<sup>32</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 331-334.

<sup>33</sup> Luc 12, 4-5.

<sup>34</sup> René Bazin, *L'Isolée*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p. 340.

## Conclusion

Alors, Pascale avait-elle la vocation ? Nous avons vu que ses motifs d'entrer en religion étaient tout à fait sérieux et authentiques. Sœur Pascale fut au couvent une religieuse fervente. Son intuition était juste : isolée, elle s'est perdue ; elle revient à Dieu grâce à ses sœurs. Au dernier jour, sœur Pascale fut héroïquement fidèle à sa vocation. Et la rapidité de son retournement manifeste que la vie religieuse était profondément enracinée en elle.

Nous avons cité longuement le texte de René Bazin, inégalable. Sordide à première vue, au plan humain, l'aventure de l'Isolée confine au sublime si on la considère avec les yeux de la foi. Ce roman, peut-être le plus beau qu'ait écrit l'académicien, contient un enseignement très riche pour des religieuses. Mais pas seulement pour elles ?

Le prénom de « Pascale » était un programme, une vocation. Pascale est sauvée en s'unissant au mystère du Christ, au mystère pascal qui est passion, mort et résurrection. C'est pourquoi le récit ne s'achève pas dans la tristesse, mais dans l'espérance. Le dernier mot appartient à la Victoire du Christ.

René Bazin ne le dit pas ? Il est tant de choses qu'il ne dit pas ! Même s'il excelle à peindre l'âme féminine, sa concision reste virile. Il faut lire, relire, réfléchir. Rien de plus agréable pour un lecteur ! Surtout quand il est captivé.

Sœur Placide, abbesse de Notre-Dame de l'Annonciation du Barroux